

OBERSTKORPSKOMMANDANT  
ULRICH WILLE  
1877–1959



Alvin Wille

Dem Gedenken  
von Oberstkorpskommandant  
Ulrich Wille



Präsident der Stiftungskommission  
Pro Juventute 1912–1959



NATIONALRAT EMIL FREI, WINTERTHUR  
Präsident der Stiftungskommission Pro Juventute

Die Zeit steht still. Wir Menschen gehen durch sie hin.

Wenn der Mitbegründer unseres nationalen Hilfswerkes für die Jugend, Oberstkorpskommandant Ulrich Wille, doch während fast einem halben Jahrhundert der Stiftung Pro Juventute als Vizepräsident des Stiftungsrates und als ausgezeichnete Präsident der Stiftungskommission sein Herz, seine Zeit und seine tiefe Menschlichkeit schenken konnte, war das eine seltene Gunst des Schicksals.

Lebendig steht vor uns sein Bild, wie es Professor Hanselmann meisterhaft gezeichnet hat.

Wer in Ulrich Wille vorab den Truppenführer kannte, übersah leicht seine klare Einsicht in die vielfältigen Zusammenhänge zwischen der geistigen Gesundheit des Volkes, seiner Wehrkraft, seinem Willen zur Unabhängigkeit und der Jugenderziehung.

Die Demokratie als die Staatsform der Freiheit, des Menschenrechts und der Menschenwürde beruht auf dem unerschütterlichen Glauben an die Erziehbarkeit des Menschen.

Die Kraft der Demokratie und ihr innerer Gehalt aber beruhen auf dem inneren Wert ihrer Bürgerinnen und

Bürger. Und darum war Oberstkorpskommandant Wille Truppenführer und Erzieher.

Erziehung – als bestmögliche Entfaltung aller guten Anlagen des Menschen – dient immer dem Ganzen und ist daher sowohl Pflicht des Volkes als unvergängliches – wenn auch noch ungeschriebenes – Recht jedes Individuums.

Mit Pestalozzi – dem großen Menschenbildner – waren sich die Gründer unserer Stiftung Pro Juventute und mit ihnen der damalige Major Ulrich Wille sehr klar bewußt, daß der Mensch zu seiner guten Entwicklung günstiger seelischer und materieller Bedingungen bedarf.

Die schöpferische Großtat der Gründung unseres nationalen Hilfswerkes für die Jugend mußte darum unserem Volke fort und fort zum unermeßlichen Segen werden.

Noch besteht im Schweizerland – trotz des durchschnittlich erhöhten Lebensstandards – viel Jugend- und Familiennot. Ihre Quellen sind mannigfaltiger denn je: wie etwa ein auf Veräußerlichung gerichteter Zeitgeist, die Lockerung der seelischen Bande innerhalb der Familie; noch dulden wir die Überlastung unzähliger Mütter und damit den Mutterraub an ihren Kindern.

Unverkennbar ist die große Gefahr, daß über dem gleißenden und verführerischen Tand der Zivilisation die echten und bleibenden Werte verkümmern und die seelische und geistige Kinder- und Familiennot übersehen wird.

Und darum ist das erhabene Beispiel mit-menschlicher Leidenschaft des Helfens, das uns die Gründer, die beam-

teten wie die Tausende und Abertausende freiwilliger Helfer im Laufe der fünf Jahrzehnte gegeben haben, umso verpflichtender für die Gegenwärtigen, die das Werk schon vorgefunden haben.

Und immer war ihr edles Tun geleitet von der bedeutenden Einsicht, wer der Jugend helfen wolle, müsse auch der Mutter und der Familie helfen, welche allein dem Kinde die unerläßliche Geborgenheit zu gewähren vermögen, als Vorbedingung für die Erstarkung der geistigen, affektiven und mitmenschlichen Kräfte.

Die Zeit steht still. Wir Menschen gehen durch sie hin.

Daß ProJuventute jung, stark und lebendig bleibe, dafür wollen auch wir wirken, solange es für uns Tag ist.

Den unvergeßlichen Toten ehren wir am würdigsten, wenn wir nach bestem Wissen und Gewissen in seinem Geiste durch Pro Juventute weiterwirken, mit derselben Hingebung, mit der gleichen Treue und der nämlichen denkenden und sehenden Liebe zur Jugend und zu unserem Volk.

A la mémoire de  
M. le Colonel commandant de corps Ulrich Wille

G. HENTSCH

Vice-président du conseil et de la commission de la Fondation

Le Colonel commandant de corps Ulrich Wille que nous avons eu le privilège d'avoir à la tête de notre commission avait été abordé en 1910 déjà par M. Carl Horber, secrétaire de la Ligue antituberculeuse. M. Horber se préoccupait de l'avenir de la jeunesse dans notre pays et tout d'abord de celle plus ou moins handicapée par les conditions que lui faisait la vie. Un petit groupe de 6 personnes, dont faisait partie Wille, étudia les modalités qui devaient aboutir à la création de la Fondation Pro Juventute, ceci en plein accord avec la Société suisse d'utilité publique. Il s'agissait d'éveiller et de fortifier, chez les parents, les autorités et chez les citoyens en général, le sentiment de leur responsabilité à l'égard de la jeunesse du pays. Horber trouva dès le début, en Wille, un appui précieux. En contact très direct avec les recrues, les jeunes officiers, foncièrement soldat, Wille, par sa carrière dans l'armée, était conscient des nécessités qu'impose la discipline; mais l'humanité de son caractère lui faisait rechercher le fond du

cœur de ces jeunes pour les comprendre dans leurs réactions en face des problèmes de la vie, si différents pour les uns et pour les autres.

Ayant saisi le but que cherchait à atteindre Horber, il travailla avec ardeur, dans ce groupe, à sa réalisation.

Le 10 novembre 1912, la Fondation Pro Juventute fut constituée. Les statuts furent adoptés. On élut les 72 membres du conseil, les 10 membres de la commission, les 2 vérificateurs des comptes et le secrétaire général.

La personnalité de Wille fut pour beaucoup dans l'obtention de l'adhésion du Conseiller fédéral Forrer, chef du Département des P.T.T., à l'idée du timbre de Noël. De plus, il obtint du Conseiller fédéral Hoffmann, son acceptation à assumer la présidence de la Fondation; de même, la participation de bien des personnes remarquables comme membres du premier conseil. Tout naturellement, sa présence comme 1<sup>er</sup> vice-président et comme président de la commission s'imposait. Wille inspirait confiance, et tous les présidents du conseil lui ont fait confiance.

Par un contact constant avec le secrétaire général, il a suivi, encouragé et pris part à tous les développements de Pro Juventute et de ses organisations annexes.

D'ailleurs, le choix des secrétaires qui se sont succédé a été certainement l'objet de préoccupations spéciales et il faut constater qu'il a eu la main heureuse dans l'exercice de cette lourde responsabilité, tous ces changements se faisant parfois dans des circonstances difficiles, comme lors du décès du Dr Löliger. Il leur faisait confiance, à ces

secrétaires, qui le payaient de même en retour; il les suivait dans leur travail avec affection et il savait intervenir utilement pour les appuyer. Par exemple, il fit une conférence aux collaborateurs de Pro Juventute à l'occasion de la célébration des 25 ans de la Fondation; il eut à s'occuper de certaines difficultés créées par quelques districts romands, où il déploya alors son tempérament pacifique.

Voyons dans le rapport annuel quelques chiffres, afin de réaliser l'ampleur de la marche en avant que Wille a fait prendre à Pro Juventute, grâce à sa claire vision du but à atteindre au point de vue physique, intellectuel et moral, en vue d'une jeunesse forte et utile au pays, vision dont il ne s'est jamais départi. Toute entreprise ayant ce triple but lui était d'emblée sympathique.

En considérant le bilan et le mouvement des fonds spéciaux de Pro Juventute, on constate qu'il y a actuellement 39 fonds divers, dont 13 fonds sont gérés séparément, impliquant la distribution de plus de 9 millions de francs par an; et ceci ne comprend pas tout le temps donné par Wille à d'autres œuvres pour la jeunesse. Constatons en particulier qu'en 1912 les timbres et cartes ont rapporté Fr. 152 276.37 et que les résultats au 31 mars 1959 nous montrent des recettes de Fr. 3 022 014.27, auxquelles il faut ajouter, pour les télégrammes, Fr. 392 498.—, sans compter toutes les œuvres parallèles ou accessoires.

On peut ainsi s'imaginer l'ampleur de l'activité qu'a déployée Wille, avec tout son cœur, jusqu'à ses derniers

jours, pour cette œuvre magnifique. Raconter cette activité, ce serait narrer toute l'histoire de la Fondation. Nous savons gré au Dr Hanselmann d'avoir remarquablement, lors de ses obsèques, fait l'éloge du Colonel commandant de corps Wille, qu'il a si bien et de si près connu lors de son temps de secrétariat. L'exemple de cette vie – près de 50 ans – consacrée au développement de la Fondation pour la jeunesse nous laisse une grande responsabilité à porter dont chacun doit prendre sa part. Nous savons que les milliers de collaborateurs en sont aussi conscients, en ce qui les concerne.

Wille avait une foi qui lui permettait de faire face à toutes les situations.

Nous restons pleins de reconnaissance envers le Très-Haut d'avoir, pendant cinquante ans, eu une telle personnalité à la tête de l'activité de Pro Juventute.

Immer, wenn mir der Begriff «Persönlichkeit» in Wort und Schrift begegnet, blickt mich das Bild unseres lieben und verehrten Oberstkorpskommandant Ulrich Wille an: sein strenges, scharf gerichtetes Auge, seine ruhig-ernste Mimik, seine straffe Haltung. Ich höre sein wohlüberlegtes, nie eiliges oder nebensächliches Grußwort. Dann setzt er sich mit einer leichten Verneigung aufrecht hin und beginnt mit Aufmerksamkeit zuzuhören. Der vielbeschäftigte Mann war nie in Eile. Er nimmt erfreuliche und ernste Mitteilungen zunächst in gespannter Gelassenheit hin. Er wartet geduldig und ohne äußere Unruhe auf die Stellung der Frage und wartet ruhig zu mit seiner Antwort, bis er sie innerlich so formuliert hat, daß sie festgefügt ist wie aus Stein.

So war Ulrich Wille und so bleibt er uns in Erinnerung.

Sein Leben und Wirken gliederte sich in zwei zentrale Aufgaben, einerseits in seine Tätigkeit als Berufsoffizier. Er hat in allen Graden, vom Leutnant bis zum höchsten in unserer Armee in Friedenszeiten erreichbaren Grad eines Oberstkorpskommandanten, dem Vaterlande gedient. Diese seine Tätigkeit als Truppenführer, als Kommandant

verschiedenartiger Schulen und Kurse, seine redaktionelle und schriftstellerische Tätigkeit über alle Milizfragen zu schildern und zu würdigen, steht mir nicht zu.

Eine Frage aber, immer wieder an uns gestellt, muß immer wieder gleich beantwortet werden: wie kann ein so hoher Offizier eine private Jugendpflege-Organisation, wie Pro Juventute sie darstellt, mit Erfolg leiten? Antwort: im Militärdienst wie im zivilen Leben entscheidet der «Soldatengeist» über Sieg oder Niederlage, über Erfolg oder Mißerfolg: Mannszucht, Selbstbewußtsein aus der Selbstverantwortlichkeit, Achtungstellung beim Empfang einer Aufgabe und bei ihrer Durchführung, Erfüllung der Pflicht bis zum Siege oder bis zum Tode.

Also nicht Gegensatz oder gar Widerspruch zwischen Militär und Zivil darf oder muß gelten, sondern Übereinstimmung im Grunde: der junge Mensch muß erzogen werden zum Streben in der Selbsterziehung! – Die Formen mögen anders sein – darum kam Ulrich Wille zu Sitzungen und Besprechungen in der Pro Juventute nie oder nur ganz ausnahmsweise in Uniform.

Ulrich Wille war unser Präsident im ursprünglichen Sinne des Wortes: der schützende, helfende, bergende Vorsitzende und Vorgesetzte, der selber nichts Einzelnes tut, sondern anregt zum Selbsttun und Selbstwagen. Er ist im Geiste da, auch wenn er körperlich abwesend ist. Er hat die Tätigkeit des Zentralsekretärs bis hinunter zum Gemeindesekretär jederzeit überschwebt. Darum haben alle

Mitarbeiter in entscheidenden Fragen an sein Bild sich gehalten, ihn in der Stille befragt und in der Stille seine Antwort empfangen, welche häufig nur eine Gegenfrage an uns war. Nie hat er uns in unsere Arbeit drein-geredet oder uns über-redet; er hat uns immer machen lassen und immer erst nachher unsere Erfolge oder Mißerfolge besprochen, im Sinne einer aufbauenden Kritik. Wenn er Anlaß zu einem Tadel fand, hat er ihn mit einem Lob begonnen; sein seltenes Lob machte uns stolz, nie aber eitel.

Er hat uns den rechten Umgang mit Freund und Feind gelehrt: vergiß nie, daß dein heutiger Freund schon morgen dein Feind werden kann; versuche, deinen heutigen Feind so zu behandeln, daß er morgen zu deinem Freunde werden kann.

Vor jeder zentralen, aber auch vor jeder lokalen Aktion war sein Leitgedanke: was hat die Jugend davon? Darum ließ er sich und uns Zeit zur Überlegung der Vor- und Nachteile, bis das Ziel klar war. War das Ziel klar, dann reifte auch der Entschluß zum Handeln sofort. Er lehrte uns, die Hindernisse nicht nur sehen, sondern sie lieben. «Lob dem Hindernis, denn vor und an ihm wächst unsere Kraft!»

Die Stiftung Pro Juventute hat seit ihrer Gründung erfolgreich gearbeitet, sie hat ihre wirtschaftlichen und moralischen Grundlagen und Grundsätze in stetig zunehmender Weise vertieft und erweitert. Gewiß ist der äußere Erfolg nicht das einzige Kriterium für die Richtigkeit und

Wahrhaftigkeit eines Unternehmens. Das hat Ulrich Wille uns allen voran eingesehen und uns vor den Gefahren des äußeren Aufstieges immer wieder gewarnt.

Es wäre sinnlos, hier seine Werke auf dem großen Gebiet der Jugendpflege und Jugendfürsorge einzeln aufzählen zu wollen. Zu dem einen hat er selbst die Anregung gegeben, bei andern die Anregungen aus dem Mitarbeiterkreis des ganzen Landes verständnisvoll entgegengenommen. So läßt sich heute kaum mehr feststellen, wer die Verdienste am einen und andern Werke hat; alles Werk der Pro Juventute ist gemeinsames Werk der An- und der Unterordnung vom Präsidenten der schweizerischen Stiftungskommission, vom Zentralsekretär über die 190 Bezirkssekretäre bis zu den über 3000 Gemeindesekretären. Immer waren und sind einer für alle und alle für einen gewesen.

Das sei an zwei Beispielen gezeigt: das Suchen der Bilder für die Postmarken Pro Juventute ist nicht leicht. Im Frühling 1918 hat Ulrich Wille seine Gedanken an die Wappenbilder der Kantone uns bekanntgegeben. Die Meinung einzelner Gemeindesekretäre im ganzen Lande wurde eingeholt. Die freudige Zustimmung war allgemein. In wenigen Wochen war der Maler-Graphiker, Rudolf Mürger, gefunden. Diese geschlossene Serie wurde zu einem durchschlagenden Erfolg und ihr Ende allgemein bedauert. Aber wer weiß heute noch, daß die Anregung allein von Ulrich Wille stammt? Auch er selbst hat nie mit einem Wort davon gesprochen.

Ein anderes Beispiel: eine treue Bezirkssekretärin, Fräulein Pfister, St. Gallen, erzählte uns im Zentralsekretariat von festlich gestalteten Telegrammformularen, die sie in nordischen Ländern vorgefunden hatte. Das wäre ein gutes Geldbeschaffungsmittel für unsere Stiftung! Auch Ulrich Wille war begeistert und ist mit dem Zentralsekretär noch während des Generalstreikes im November 1918 trotz der bedenklichen Verkehrslähmung während eines ganzen Tages nach Bern gereist – und er hatte als Offizier damals gewisse wichtige eigene Aufgaben zu lösen. Bevor wir in das Bureau des Telegraphendirektors eintraten, fragte Ulrich Wille: «Wissen wir auch ganz genau, was wir wollen?» Als er in kurzem Blickwechsel die zuversichtliche Stimmung beim Zentralsekretär wahrnahm, traten wir ein. In einer halbstündigen Verhandlung war das «Luxus-Telegrammformular» bis zur Fertigung der Vorlage an den Departementschef besprochen. Es hat unserer Stiftung bis heute mehrere Millionen Franken eingebracht.

In den zwanziger Jahren wurden mehrere Fusionen anderer Fürsorgeorganisationen mit unserer Stiftung notwendig, um die bestehende Vielspurigkeit in den Geldsammlungen und in der Geldverwendung einheitlicher zu gestalten. Sie wurden ohne jeden Mißton durchgeführt. Denn ein Grundsatz der Stiftung galt von ihrer Gründung an: wir wollen alles das, was andere auf unserem Arbeitsgebiet taten und tun, hoch achten und wollen ihnen helfen und selbst nur die Lücken füllen, die im ganzen Lande noch deutlich zu erkennen waren.

Darum sind nach und nach alle Gutwilligen zu unserer Stiftung gekommen, und sie haben unsere Stiftungsarbeit wesentlich bereichert.

Die Organisation der Stiftung Pro Juventute hat von ihrer Gründung an nicht den Kanton, sondern den Bezirk für die Geldbeschaffung und für die Verwendung des gesammelten Geldes zur Einheit gemacht. Diese Maßnahme hat sich in unserem föderalistischen Lande ausgezeichnet bewährt. Wir haben nur das zentralisiert, was einzeln nicht gelöst werden kann; dezentralisiert ist alles, was der Einzelne individuell und auf eigene Verantwortung an seinem Orte besser lösen kann als eine ferne Zentrale, eine alles gleichschaltende und alles gleichmachende Zentralstelle. – So war auch die politische und die religiös-konfessionelle Neutralität in unserer Stiftungsarbeit nie zum Hindernis oder gar zum Problem geworden. Darum stand in der nun bald fünfzigjährigen Arbeit der Stiftung auch nie das Problem Deutsch-Welsch im Wege, sondern hat sichtbarlich gegenseitig befruchtend gewirkt.

Wo und wann sich eine kantonale Aufgabe gezeigt hat, stand und steht einem freiwilligen, vorübergehenden Konkordat aller Bezirke eines Kantons nichts im Wege, solange, bis die Bezirke wieder selbst zurückstreben in ihre Selbständigkeit und Selbstverantwortlichkeit.

Die Organe der Stiftung sind in ihren Kompetenzen klar festgelegt; niemand hat darauf genauer geachtet als Ulrich Wille. Er duldet nicht den kleinsten Kompro-

miß oder irgendeine kleinste, noch so gut gemeinte Mogelei.

Der Stiftungsrat ist unsere oberste Aufsichtsbehörde, präsidiert durch einen eigenen Präsidenten, bisher immer repräsentiert durch ein Mitglied des Bundesrates.

Seine zudienende Instanz ist die schweizerische Stiftungskommission, seit der Gründung der Stiftung präsidiert durch Ulrich Wille bis zu seinem Tode. Ihr obliegt die Entscheidung über neue Aufgaben der Stiftung, sie bereitet die Anträge für die Aufgaben des Stiftungsrates vor: Rechnungserstellung, Jahresbericht. Die Stiftungskommission wählt die Bezirkskommissionen und überwacht deren Tätigkeit. Sie wählt den Zentralsekretär auf vier Jahre und überwacht dessen Tätigkeit; sie wählt auch dessen Mitarbeiter auf seinen Vorschlag hin, genehmigt deren Anstellungsverhältnisse. – Sie besteht aus sieben Mitgliedern, durch den Stiftungsrat auf vier Jahre gewählt.

Ulrich Wille hat die oft jährlich mehrmals stattfindenden Sitzungen der Stiftungskommission stets weise geleitet; er verlangte, daß die Mitglieder die eingehend schriftlich vorgelegten Unterlagen vor der Sitzung gelesen haben. Er hat es nie zu Abstimmungen kommen lassen, nie eine Minderheit durch eine Mehrheit überwältigt. Wenn ein einziges Mitglied gegen eine Sache sprach, verschob er die Beschlußfassung auf eine nächste Sitzung, überband aber dem Gegner die Aufgabe, seine Auffassung dann ausführlich zu begründen und zu versuchen, die Mehrheit von der Richtigkeit seiner Einwände zu überzeugen.

Das Zentralsekretariat ist die Geschäftsstelle der Stiftung und besorgt, gemäß den Beschlüssen der vorgesetzten Organe, die laufende Verwaltung und bereitet die Sitzungen der Stiftungskommission vor. Der Zentralsekretär sucht und wählt im Einvernehmen mit den Bezirkskommissionen die Bezirkssekretäre auf vier Jahre und dient mit dem Zentralsekretariat seinen Mitarbeitern im ganzen Lande und auf allen praktischen und theoretischen Gebieten der Jugendhilfe und Jugendfürsorge als Auskunft- und Vermittlungsstelle. Der Zentralsekretär ist verantwortlich für die Propaganda und die Durchführung des jährlichen Weihnachtsverkaufes, organisiert die Herausgabe von Zeitschriften und Wanderausstellungen und veranstaltet regionale oder schweizerische Tagungen der Bezirkssekretäre.

Ulrich Wille hat diesen großen Apparat überlegen beherrscht, streng sachlich und dennoch mit großer Gütigkeit. Er konnte lächeln, zuhinterst in seiner Mimik und in seinen Gebärden saß der Schalk; darum haben wir ihn geliebt.

Nun ist Ulrich Wille gestorben. Wir trauern aufrichtig um ihn. Aber uns tröstet sein uns hinterlassenes Erinnerungsbild. Wir sehen mit großer Eindringlichkeit seine Haltung, seinen Gang, seine Mimik und seine Gebärden, wir hören seine Stimme, noch stehen wir mit ihm über unsere Fragen im stillen Zwiegespräch.

Doch, es ist ja menschlich, daß sein Bild langsam in uns verblaßt, seine Stimme verstummt. Sein Auftrag und sein

Beispiel aber bleiben uns lebendig. Er will nicht, daß wir untätig trauern. Sein Bild weist uns hin auf die körperlich-seelische Not der heutigen und der künftigen Jugend, die einst unser Volk und Vaterland sein wird. Wir spüren deutlich unsere Verantwortung. Es wäre ein schlechtes Zeugnis für seine Erziehungsarbeit an uns, wenn wir nicht in Mannszucht und Selbstverantwortlichkeit den Schritt in die vorderste Reihe der Kampftruppe mutig tun würden.

Ulrich Wille ist unersetzbar, denn seine Persönlichkeit und sein Wesen waren einmalig. Wir wollen nicht töricht ihn nachzuahmen versuchen, sondern auf der von ihm festgefühten Grundlage der Stiftung Pro Juventute freudig weiterarbeiten, selbständig und zielbewußt, bis wir selber abberufen werden durch jene Macht der Gnade über der Menschheit, an die wir alle glauben als an Ulrich Willes und an unser letztes stilles Geheimnis.

LINA BECK-MEYENBERGER, SURSEE  
Mitglied der Stiftungskommission Pro Juventute

Ein Lebensbild wird in der Nachzeichnung dem Original nur gerecht, wenn es von allen Seiten beleuchtet wird. So ist es nicht abwegig, wenn eine Frau, aus ihrer Sicht heraus, ein Wort der Erinnerung in die Gedenknummer für den langjährigen Präsidenten der Stiftungskommission Pro Juventute, Oberstkorpskommandant Ulrich Wille, schreibt und, dieses imponierende Charakterbild abrundend, ihm auch von dieser Seite Dank und Anerkennung zollt.

Oberst Wille begegnete ich erstmals in meinem eigenen Hause. Es war kurz vor Beginn des Zweiten Weltkrieges, als die großen Manöver den Strategen Wille in unsere Gegend führten und er, vom Hauptquartier aus, mit seinem engern Stab bei uns einkehrte. Seine äußere Erscheinung, seine Haltung und Reserve – kein Wort zu viel und keines zu wenig – und sein ganzes ritterliches Wesen hinterließen einen nachhaltigen Eindruck.

Ein paar Jahre vergingen. Meine Vorgängerin in der Stiftungskommission Pro Juventute, in deren Fußstapfen ich als Zentralpräsidentin des Schweizerischen Katholischen Frauenbundes zu treten die Ehre hatte, wollte nachgerade

auch hier entlastet sein. Sie ließ meinen Namen fallen, und schon war Herr Oberst im Bild. Eine Anfrage, vom damaligen Zentralsekretär Herrn Dr. Loeliger persönlich überbracht, führte zu meiner Mitgliedschaft in der Exekutive dieser gemeinnützigen Stiftung. Und nun war es mir vergönnt, eine Reihe von Jahren unter seiner zielbewußten Leitung zum Wohle der Schweizerjugend mitzuarbeiten.

Oberst Wille war eine disziplinierte Persönlichkeit. Pünktlich traf er im Sitzungszimmer ein; auf die Minute genau eröffnete er die Sitzung, mochten die Mitglieder vollzählig anwesend sein oder nicht. Er erzog sie mit seinem Beispiel zu strammer Einhaltung der vorgeschriebenen Zeit. Und nicht nur das. Durch die enge Kontaktnahme von Präsident und Zentralsekretariat war er immer auf dem laufenden. Die traktandierten Geschäfte waren aufs gründlichste vorbereitet, und es bedurfte wenig prägnanter Worte der Ergänzung und Klarstellung, um die übrigen Mitglieder ins Bild zu setzen, was bereits ausgeführt worden war und was für die nächste Zukunft geplant wurde. Knapp und sachlich verlief auch die Diskussion, die er souverän handhabte, wie es in der Natur des geborenen Soldatenerziehers lag.

Ein hohes Gerechtigkeitsgefühl und eine weitherzige, soziale Gesinnung waren die Triebfedern seines Entscheidens und Handelns im Hinblick auf die Ziele von Pro Juventute. Unbeirrbar in seinen Ansichten, unbestechlich und unparteiisch wollte er ihre Hilfe an alle herangetragen

wissen, die ihrer bedurften. Ihm ging es vor allem um die Vorsorge, das heißt um die Hilfe, die nicht erst einsetzt, wenn beispielsweise eine Krankheit schon ausgebrochen ist. Nein, die Schweizerkinder sollten in gesunder Atmosphäre aufwachsen. Dem Kind des Industriearbeiters in der Stadt sollte der Nachholbedarf an kräftigender Land- und Bergluft durch Ferien an Freiplätzen oder durch Ferienkolonien gedeckt werden. Dem tbc-gefährdeten und heute dem asthma-kranken Kind sollte ein Höhengaufenthalt mit entsprechender Behandlung gesichert sein. Seine besondere Sorge wandte er den bedürftigen Kindern der Berggegenden zu, für deren berufliche Ausbildung er sich vor allem einsetzte.

Welcher Jahreszweck auch immer im Vordergrund der Pro Juventute-Sammlung stand, ob für das Kleinkind, das Schulkind oder die Schulentlassenen, er verlor nie die große Sicht und den Gründungszweck aus den Augen. Er hatte ja die segensvolle Stiftung ins Leben treten sehen und ihre Entwicklung ein halbes Menschenalter lang, von höchster Stelle aus, verfolgt und mitgetragen. Er war sich immer bewußt, daß der Pro Juventute, als Treuhänderin eines immer steigenden Vertrauens im gesamten Schweizerland, eine große Verantwortung obliege – sie trage ja eine große Vertrauenshypothek – und daß sie die ihr zugeführten Mittel aufs gewissenhafteste zu verwalten und verteilen habe.

Unter seinem weitblickenden Präsidium hatten sich die verschiedenen Abteilungen auf dem Zentralsekretariat

zeitgemäß ausbauen können. Er war auch hier groß und ließ der Initiative der Abteilungsleiter freie Bahn. Welche Abteilung ihm wohl die liebste war? Wohl jede in ihrer Art war ihm lieb und der besten Anstrengung würdig. Mir war es ein besonderes Vergnügen zu beobachten, mit welcher Anteilnahme er die Abteilung «Mutter und Kind» verfolgte, wohl wissend, daß, je besser die Mutter geschützt, gestärkt, ermutigt und ertüchtigt wird, um so gefreuter und körperlich und geistig gesünder sich die Generation von morgen entwickeln kann. Er war auch ein überzeugter Befürworter der Praktikantinnenhilfe für überlastete Mütter und Bäuerinnen. Auch den Witwen und Waisen war er mit seiner ganzen menschlichen Güte zugetan.

Es ist hier am Platz, an seine edle und überparteiliche Gesinnung den mehrheitlich katholischen und finanzschwachen Bergkantonen gegenüber zu erinnern, in die weit mehr Pro Juventute-Gelder zurückflossen, als von dort zuvor durch die Sammlungen hereingeholt wurden. Er war für einen gerechten Ausgleich. Konfessionelle Gesichtspunkte durften keine Rolle spielen. Wo Jugendnot in irgend einer Form zutage trat, mußte großzügig Abhilfe geschaffen werden.

Und noch ein Persönliches! Als einzige Frau in der Stiftungskommission durfte ich in Oberst Wille einem Menschen begegnen, der, mit wahrer Herzenskultur, die Frau ernstnahm und ihre Mitarbeit schätzte. Eine gewisse Verhaltenheit und Reserve, die seine Persönlichkeit nach

außen gleichsam abschirmte, verlor sich in kleinem Kreise. Nicht selten blitzte dann das schalkhafte Auge, und ein Zug der heitern Ironie lag in seinen Mundwinkeln, während er eine treffende Pointe formte. Er war anspruchsvoll in seinen Gesprächen; man spürte in all seinen Äußerungen den feingebildeten Humanisten in des Wortes schönster Bedeutung und den guten Menschen und gläubigen Christen, den man nie vergessen kann, weil er über dem Durchschnitt stand, und dem man übers Grab hinaus verbunden bleibt.

Es war eine eigentümliche, innerlich erregte und in ihrer Art nicht wiederkehrende Zeit, in welcher das eidgenössische Wehrwesen, nach der Erschütterung des Ersten Weltkrieges und dem Absturz an dessen Ende, in eine neue Epoche der Zuversicht, der tiefen Übereinstimmung mit dem schweizerischen Volke und einer neuen geistigen Freiheit sich vorwärts arbeitete und vorwärts gestaltete. Es lag für den, der damals mit Entschluß in dieses Wesen eintrat, eine seltsame Anreizung und Verheißung darin: die Gewißheit, daß Gutes nicht ausbleiben könne und daß der Weg notwendig ein Weg der Verinnerlichung sei. Nun gibt es freilich immer solche, sogar Denkende, die es für ein Unding halten, die militärischen Bemühungen aus geistigen Voraussetzungen entwickeln zu wollen; daran ist in der Regel die zu große Distanz vom wirklichen Erleben schuld. Es gibt keine Gesamtanstrengung von auch nur einiger Bedeutung, die es sich leisten könnte, ihr Fundament ausschließlich im Materiellen zu errichten. Erst recht nicht kann das eine Unternehmung, die mit der Gesamtsumme des Menschlichen rechnet.

Wenn so auch je und je, wo Bedeutendes geleistet wurde, das Militärische aus seinen menschlichen Bedingungen heraus sich baute, so war in jener Nachkriegszeit

doch in einem wesentlichen Sinne neu, daß nun der erste Versuch einsetzte, jede und auch die strengste Formulierung des Dienstlichen im Bereich des Gedankens und des seelischen Aufwandes zu beheimaten. Wenn der «gebildete Soldat» der Goethezeit eine schöne, aber seltene Erscheinung war, die aus dem glücklichen Einklang vieler ungemeiner Gegebenheiten gedieh, so kam nun die unausgesprochene, aber beharrlich wirkende Forderung zur Geltung, daß Militär und Soldatenwesen in einem ganz allgemeinen Sinne auf dem Boden der Bildung zu gründen und von dort ihre bewegenden Kräfte zu beziehen habe. Im besonderen erging dieser Ruf an jeden Verantwortlichen: es war vorbei mit der früher etwa gepriesenen fachlichen Meisterschaft, und es half ihm jetzt gar nichts mehr als die menschliche Überlegenheit.

Dieses neue Denken hatte in der Persönlichkeit Ulrich Willes seinen Mittelpunkt; mehr, es nahm von ihr seinen wahren Ausgang. Er war in einer seltenen Art, durch Tradition und Eigenwert gleichermaßen dazu vorbestimmt. Und er hatte den eigentümlichen Vorzug, daß diese Dinge, die leicht bei einem andern hätten Theorie bleiben können, bei ihm Wirklichkeit und überzeugender Anspruch wurden. Denn es galt, zwei schwer vereinbare Notwendigkeiten miteinander zu versöhnen: die Tiefe des geistigen Anteils und die glaubwürdige und heitere Schlichtheit des anschaulichen Ausdruckes. Es ist nun einmal so, daß der Soldat in dem, den er soll gelten lassen, zuallererst den Soldaten selber sehen will; erst dann ist er für das andere,



Major Ulrich Wille,  
Mitbegründer der Stiftung Pro Juventute im Jahr 1912



Oberstkörpskommandant Ulrich Wille,  
Präsident der Stiftungskommission Pro Juventute von 1912–1959

das Höhere offen. Es kam Ulrich Wille überaus zustatten, daß Anlage, Herkunft und Lebensgang ihm die soldatische Haltung zur Selbstverständlichkeit gemacht hatten. In ihrem Schutze konnte er (was in der Hierarchie nicht immer ungestraft geschieht) das Geistige und das Seelische zu ganzer Freiheit entfalten.

Das brachte nun mit sich, daß er allen etwas sein und etwas geben konnte: dem, der an der wahren und einfachen Äußerung des Soldatischen sich begnügte, und dem, der begabt war, geistigen Subtilitäten bis in ihre Verästelungen zu folgen und das Herzbehagen souverän spielender Ironie zu genießen. Er besaß den Wahrheitsgehalt des echten Vorbildes und zum anderen auch wieder die unbefangene Skepsis des Suchenden. Das gab vor allem seinem Wort eine seltsame und höchst anregende Prägung: es schimmerte unter der Oberfläche des Tatsächlichen immer ein tieferer Grund durch. Der minder Hellhörige hatte am Sachlichen genug und reichlich; der empfindlicher Begabte mochte im Gespräch mit ihm sich wohl gelegentlich in der Rolle des Reiters auf dem Bodensee fühlen, wobei denn freilich die aufdämmernde Tiefe nicht sowohl Gefahr als Reichtum verhieß. Es mag aber dieser eigenartige Vorzug auch die Erklärung dafür sein, daß die geistlos Anspruchsvollen am wenigsten mit ihm anzufangen wußten und daß die eingebildeten Klugen ihn am meisten mißverstanden.

Es ist im Militär das Wichtigste und das Schwerste zugleich, frei zu bleiben und frei zu machen. Es ist die eine

Aufgabe, die je und je den Berufensten zugewiesen wird; denn sie zu bewältigen, erfordert ungewöhnliche Kraft. Es steht fast alles dagegen im Bunde: die Ordnung, die Vorschrift, die Disziplin, das Geltungsbedürfnis und die Angst. Die Freiheit darf erst der verkünden, der alle diese Dinge bestanden und einem Höheren eingeordnet hat. Das bloße Wortbekenntnis taugt hier nichts; es ist das Billigste und Landläufigste, was man nur haben kann. Einzig an den Früchten sind sie zu erkennen. Uns bleibt in lebendiger Erinnerung, wie mit Ulrich Willes Wirken (es begann für uns persönlich bedrängend mit seiner Tätigkeit als Waffenchef der Infanterie) eine gewisse Freudigkeit in den Dienstbetrieb einzog, Freudigkeit, die gar nichts anderes ist als der Reflex der Freiheit. Zu den gefährlichen Erscheinungen in der Miliz gehört (wir dürfen heute doch eher sagen: gehörte) das, was ich die «heroische Attitüde» nenne, jene aus der vermeinten Pflicht des Imponierens entstandene erstarrte Haltung, die nichts als leere Form war und im besten Falle formale Richtigkeit zu erzeugen vermochte. Wenn wir heute deutlich wissen, daß der Einsatz zehnmal mehr wert ist als die Korrektheit, wenn wir die Begriffe Falsch und Richtig an ihren gehörigen untergeordneten Platz verweisen, wo sie bescheidenlich doch noch etwas helfen können, so ist uns das im Eigentlichen aus Ulrich Willes Lehre aufgegangen, aus einer Lehre, welche die Eigenart hatte, fast ohne Worte auszukommen und sich uns im fesselnden Bilde einzuprägen. Und wenn schon ein Wort, dann war es immer ein

Nachdenken weckendes. Eines, das ich viel und gerne brauche, ist mir von ihm zum erstenmal zugekommen und trägt für mich heute noch den Klang seines Wesens; es ist der Ausspruch des Prinzen Eugen an seine Offiziere: «Meine Herren, Sie haben nur eine Lebensberechtigung, wenn Sie beständig, auch in der größten Gefahr, als Beispiel wirken, aber in so leichter und heiterer Weise, daß es Ihnen niemand zum Vorwurf machen kann.»

Wir haben eine erklärliche Scheu, den Gedanken der Erziehung in die militärische Betätigung hineinzutragen. Wenn wir an Erziehung denken, steht für uns immer im Hintergrund ein Pestalozzi-Denkmal. So schön das ist, es ist doch nicht überall am Platz. Weil wir das spüren, so werden wir unsicher, und das hat uns schon oft im Fortschritt behindert. Weil wir keine eigene Militärpädagogik haben, so behelfen wir uns denn etwa mit abgelegten Maximen und Methoden aus anderen Erziehungssystemen, und es kam dabei auch manchmal Schrulliges genug heraus. Daß die militärische Beschäftigung im Frieden eine reine und echte Erziehungsarbeit sei, die nach ihren eigenen ernstesten und schönsten Gesetzen sich gestalten müsse, das ist uns durch Willes Wirken erst so recht aufgegangen. Und vor allem auch das andere, für uns Befreiende, daß damit nicht die Bindung an ein Verfahren, oder gar an Form und Regel, sondern die Verpflichtung zu einer geistigen Haltung ausgesprochen war, und daß im Gedanken der militärischen Erziehung alles Starke und Stolze miteinbezogen erschien und durch ihn seine wahre Rechtfertigung erfuhr.

Der Soldatenerzieher hat in dem Maße Aussicht auf Erfolg, als er Anspruch hat, als Beispiel zu wirken. In diesem Beispiel darf nichts Gesuchtes und nichts Gemachtes sein; es ist das unbefangene und darum unwiderstehliche Wirken echter, gewachsener Natur, aber nun freilich nicht einer wildgewachsenen, sondern unter der hohen Leitung eines Willens und eines seelischen Bedürfnis groß gewordenen Natur. Man darf es wohl ein Vorrecht gerade dieses Erziehers nennen, daß er nur aus sich selbst etwas Rechtes machen muß, um zuversichtlich zu sein, daß aus den ihm Anvertrauten etwas Rechtes wird. Darum kann es gar nicht anders sein, als daß aus dem Erziehenden nun auch der Führende werde: Führung ist die intensivste Erscheinungsform und zugleich die wahrhafte Erfüllung der militärischen Erziehung. So war es denn auch eines der innigsten Anliegen Ulrich Willes, daß die Erziehungsaufgabe je und je auch von der Führungskompetenz begleitet sei. Diese Forderung, einer der ganz wenigen Fundamentalsätze für die Erschaffung der Miliz, hat schon im Lebenswerk seines Vaters mächtig mitgesprochen. Der Sohn hat sie durch unablässigen Widerstand zum Sieg gebracht. Aber sie verlangt den immer erneuten Kampf; denn ihrer Feinde sind viele.

Auch die bedeutendsten Gedanken einer Erziehung werden erst auf dem Weg über die Methode anwendbar. Und hinwieder ist es der Gültigkeitsausweis für eine Methode, ob sie vom Geiste sei oder nur von der Ordnung Zeugnis gibt. Auf diesem Felde, dessen praktische Nutz-

barkeit so augenfällig war, mochten uns Willes Ideen besonders eindrücklich nahe kommen. Was hat er, wenn wir auf ein einziges Beispiel uns beschränken, aus dem vielberedten einstmaligen «Üben» gemacht, jenem monotonen Zeitvertreib, wo Mann neben Mann auf unabsehbare Dauer irgend eine Bewegung, irgend einen Handgriff vor sich her wiederholte! Er hat das Interesse am Ergebnis geweckt; er hat den, der es verstand, dem andern, der es nicht erfaßte, als Lehrer gegenübergestellt; er hat die Ordnung aufgelöst und diese beiden schön sich selber überlassen, damit Arbeit und Resultat auch wirklich ganz sauber ihnen gehöre; er hat deutlich gemacht, daß es einen Zeitpunkt gibt, in welchem in der Tat ein jeder diese einfachen Manipulationen richtig kann, und daß jetzt alles Üben aufhört und einzig und allein die gelegentliche Prüfung dafür sorgt, daß der erreichte Stand auch erhalten bleibt.

Es ist ein Schönes, wie angesichts der ungemeinen Persönlichkeit die Abstufungen von Groß zu Klein sich aus ebenen und der allgemeine Eindruck des Bedeutenden herrschend überbleibt. Ob Ulrich Wille über Fragen der Einzelausbildung oder des Gefechtsexerzierens sich äußerte, ob er Manöver eines Armeekorps leitete, oder ob er zu Problemen der Landesverteidigung Stellung nahm: es kam das alles aus einer Einheit der Erfassung und des Ergriffenseins, die mit dem Stempel «echt» beglaubigt war. Er sah und wog die Dinge nach seiner Art, und eben diese Art hob auch das Gewöhnliche in das Licht des Beacht-

lichen und des offenkundig Dazugehörenden. Es vertrug sich mit unserem besseren Wesen nicht, etwas, das von ihm kam, gleichgültig hinzunehmen. Aber ihm gelegentlich mit gegründetem Widerspruch zu begegnen, das stand uns wohl an und das machte auch ihm Freude. Denn er sah wohl, wie sehr wir unsere besten Kräfte zu solchem Widerspruch versammelten und wie wir es für mehr Ehre nahmen, unsere eigene Auffassung vor ihm verteidigen zu dürfen, als das Lob manches anderen behaglich einzuernten. Er sah, und das mochte ihm doch wohl Lebensgewinn bedeuten, daß wir uns mühten, dort festzustehen, wohin gerade er uns hatte führen wollen: auf dem Felsengrund der Freiheit und der persönlichen freudigen Verantwortung.

Die Stiftung Pro Juventute gilt als Kind der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft. Um dieser engen Beziehung willen wurde ich eingeladen, aus der Sicht unserer Gesellschaft einige Worte über Oberst Wille zu schreiben. Diese Einladung freute mich sehr. Indessen sei mir erlaubt, die offizielle Betrachtung durch eine persönliche zu ergänzen; denn die markante Gestalt Ulrich Willes begleitete mich durch das ganze Leben. – In meinem Elternhaus sprach man viel vom nachmaligen General Ulrich Wille, dem Vater des Entschlafenen. Die ganze Familie, Vater, Mutter, Söhne, Töchter, so berichtete meine Mutter, sei jeweils durch die Löwenstraße hinaus auf die Zürcher Allmend geritten, was den zuschauenden Kindern des Steinmühlequartiers einen imponierenden Eindruck gemacht habe. Einmal habe Ulrich (der Sohn), der ein lebhafter und kampflustiger Knabe gewesen sein muß, meine Mutter mit einem harten Schneeball am Auge getroffen, sich dann aber dafür ritterlich entschuldigt. Im September 1912 kam der deutsche Kaiser in die Schweiz. Die Ehrenkompagnie wurde vom Zürcher Schützenbataillon 6 gestellt, das von Major Ulrich Wille kommandiert wurde und von den Zürchern als das beste Bataillon der ganzen Schweizerarmee angesehen wurde. Noch sehe ich den Bataillonskommandanten vor mir, in

Käppi, moosgrünem Waffenrock und weißen Handschuhen, in straffer Haltung und ernstester Miene neben pickelhaubenbewehrten Generälen einherschreitend. Natürlich wußte der Schulknabe, der vor Begeisterung ob dem Geschehen beinahe fieberte, nichts davon, daß ungefähr zur selben Zeit die Jahresversammlung der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft in Aarau beschloß, eine Stiftung Pro Juventute zu errichten. Dieser Beschluß stützte sich zum Teil auf Vorarbeiten eines Zürcher Komitees, dem neben dem Initianten Dr. Carl Horber unter anderem angehörten: Major Dr. Ulrich Wille, Dr. Gottfried Schärtlin, Vizepräsident der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft, sowie Pfr. Albert Wild, Leiter der Schweizerischen Vereinigung für Kinder- und Frauenschutz und nachmaliger Zentralsekretär unserer Gesellschaft. Im Dezember 1912 kam ich dann mit dieser Stiftung in Berührung, da im «Schulhaus Schanzengraben» die ersten Pro Juventute-Marken feilgeboten wurden. Es waren die sogenannten Vorläufer, das heißt noch keine offiziellen Postmarken. In schokoladebraunem Druck zeigten sie ein als Sonnenstrahl personifiziertes Engelchen, das zu armen Kindern niederflog, und trugen die Inschrift: Viel Sonnenschein im neuen Jahr! Seither bin ich Sammler der Pro Juventute-Marken, die ich auch heute noch mit Spannung erwarte. – 1928 kam ich als Leutnant in eine Kompagnie der damaligen fünften Division, die von Oberstdivisionär Wille kommandiert wurde. Damit trat ich zu ihm, wenn auch fast die ganze militärische Stufenleiter zwischen uns

stand, doch gewissermaßen in persönliche Beziehung. Eines Nachts inspizierte er uns auf dem Marsch und fand vor allem ein Lob für die einfachen Trainsoldaten, die rasch und gewandt in Fliegerdeckung fuhren. Tiefen Eindruck machte er mir als Divisionskommandant und später als Waffenchef der Infanterie am Vortragspult. Er war kein glänzender Redner, sprach eher stockend und suchte während des Dozierens nach der rechten Form. Aber alles atmete sicheres Können, profundes Wissen und vornehme Gesinnung. Wir jungen Offiziere hatten vor ihm eine große, allerdings von Scheu gemischte Hochachtung; denn Oberst Wille liebte nicht, sich populär zu machen. – Im Herbst 1933 kam ich auf die Schweizerische Gemeinnützige Gesellschaft, zuerst als Adjunkt von Pfarrer Albert Wild, der, wie erwähnt, mit Herrn Wille bei der Gründung der Pro Juventute zusammengearbeitet hatte. Mein Chef sprach immer mit größter Achtung von Herrn Wille, obgleich er als früherer Leiter der Schweizerischen Vereinigung für Kinder- und Frauenschutz mit der rasch erstarkenden und im Bereich der privaten Jugendhilfe bald dominierenden Pro Juventute seinerzeit manchen Strauß ausgefochten hatte. Allmonatlich erschien bei uns auf der «Gemeinnützigen» ein schlichter Packer, um den Versand der Zeitschrift zu bewerkstelligen. Der war seinerzeit Gefreiter im Schützenbataillon 6 gewesen, und erklärte, das ganze Bataillon wäre für seinen Kommandanten durchs Feuer gegangen. Er sei streng aber gerecht gewesen, hätte sich um den einzelnen Mann gekümmert und seinen Unterführern größt-

mögliche Selbständigkeit gelassen. Kann man von einem militärischen Vorgesetzten Besseres sagen? Natürlich durchstöberte ich auch unsere Dossiers über die Gründung der Pro Juventute und fand dort Dokumente, die Willes unverkennbaren Stil und seine schlichte, nur Name und Vorname umfassende, gerade deshalb aber von einem sichern Selbst- und Familienbewußtsein zeugende Unterschrift trugen. Ich besuchte nach Möglichkeit auch die Sitzungen des Stiftungsrates von Pro Juventute, dem ich als Vertreter der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft angehöre, und lernte da Ulrich Wille endlich von nahem und in seinem zweiten Lebenslement – das erste war das Militär – kennen. Auch hier strahlte er eine un-gemeine Autorität aus, die es einem nicht leicht machte, ihm näher zu kommen, zumal mir, der er mir seit meiner frühesten Jugend im zivilen und im militärischen Bereich Respektsperson war. Hinter seiner Autorität spürte man aber immer die menschliche Wärme, besonders wenn er früheren Mitarbeitern Abschiedsworte widmete; denn die Kameradschaft war ihm als soldatischem Typ eigentliches Lebenslement. Den ergreifendsten Eindruck machte er mir, als er an der Feier seines achtzigsten Geburtstages sagte, er freue sich, daß er trotz seines Alters die Kinder immer noch liebhaben könne. – Ulrich Wille wird mich als starke und vornehme Persönlichkeit weiterhin durch mein Leben begleiten; in den Annalen der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft aber steht er in Ehren eingetragen.



Kinderglückwünsche zum 80. Geburtstage

ALBIN BRACHER, BIBERIST  
Bezirkssekretär Pro Juventute

«Was vergangen, kehrt nicht wieder;  
Aber ging es leuchtend nieder,  
Leuchtet's lange noch zurück!»

Wenn man mich aufgefordert hat, als langjähriger Bezirkssekretär etwas zur Würdigung unseres vor einem Jahr verstorbenen Präsidenten der Stiftungskommission zu schreiben, so geschah es kaum im Wissen davon, daß ich schon im Jahre 1912, also bei der Gründung, im Dienste der Pro Juventute stand, als Gemeindesekretär im solothurnischen Schwarzbubenland, einer kleinen Ortschaft allerdings, die immerhin der Schweiz einen namhaften Bundesrat gegeben hat, einen Bundesrat, der im Zweiten Weltkrieg die schwere Last eines Wirtschaftsministers trug und glänzend meisterte. Ich erinnere mich schwach an die ersten Aufrufe und an einige Namen darunter, wie den des eigentlichen Gründers und ersten Zentralsekretärs Dr. Carl Horber, an Frau Dr. Imboden-Kaiser, mit der ich später bei der Gründung der Säuglingsfürsorge im Kanton Solothurn besser bekannt wurde, und dann eben an Ulrich Wille, der damals noch mehr als der Sohn des gleichnamigen Vaters bekannt war und darüber hinaus vielleicht doch

auch als Kommandant des Stadt-Zürcher Schützen-Bataillons 6, das bei den «Kaisermanövern» eine Rolle spielte. Die Schützen galten als Elitetruppen; in der alten zweiten Division gab es ein ganzes Regiment (die Bataillone 3, 4 und 5), und ich vergesse es nie, wie im Herbst 1914 in der Nähe von Freiburg General Ulrich Wille seine Manöverkritik mit den Worten einleitete: «Ich freue mich, mein grünes Regiment wiederzusehen!», um nachher ostentativ gegen die Aussetzungen des Brigadekommandanten G. am Kommandanten des Schützenbataillons 3 diesen mit den Worten in Schutz nehmend: «Was Major A. gemacht hat, war sehr richtig!» Ein typisches Merkmal der Wille, das ich auch an den Söhnen (und Enkeln) so schätzte, nämlich: Offen, ohne Scheu Kritik, wo sie am Platze war, aber auch Schutz eines jeden, der von unangebrachter Kritik betroffen ward.

Es mag für die meisten Leute so sein, daß sie hinter einem hohen Militär Härte und Unnahbarkeit vermuten und suchen, doch oft steckt hinter ihnen mehr menschliches Fühlen als hinter manchen, deren Beruf schon es gefordert hätte. Ich denke u. a. an de Loys, den Kommandanten der zweiten Division im Ersten Weltkrieg, gefürchtet wohl wegen seiner Strenge im Dienst, seinem Kampf gegen den Alkoholgenuß während der Dienstzeit, und trotzdem hochgeachtet; denn er erzog uns Offiziere, hinter dem Soldaten den Menschen zu sehen; bei Inspektionen galten die ersten Fragen: Ist «das Mann» verheiratet? Wieviele Kinder? Wie steht's mit der Wäsche? usw.

Ich leistete lange Militärdienst unter Dr. Eugen Bircher, dem Chefarzt vom Aarauer Spital: Ein Haudegen, von rauher Schale; allein wer weiß, wie er mit seinen Patienten stand, wie er sich vor allem der bedürftigen Patienten angenommen hat, erlebte, wie er die Seele des Soldaten pflegte, der wurde dem Menschen Bircher in Freundschaft zugetan. Und der General des Zweiten Weltkrieges? Der kannte nicht nur die Seele seiner Soldaten, er wußte auch, was die Seele des Volkes war, und nahm sich dieser geistigen Aufgabe nicht minder an als um die Erreichung der militärischen Ertüchtigung.

Oberstkorpskommandant Ulrich Wille gehörte zu diesen großen Gestalten des Heeres, zu den Persönlichkeiten, die voll zu nehmen waren in ihrem ganzen Gebaren, das sich nach niemandem richtete als nach dem, was er selber war, im Innern wie im Äußern, und das sich nie nach irgend einer Berechnung gab, sondern so, wie es Zeit, Stunde und Auftrag brachten. Mitten im lauten Gefechtslärm konnte er einem zulächeln, das bedeuten wollte: Ja, ja, ich kenne Sie schon noch! Und an einer Pro Juventute-Tagung traf des Präsidenten Blick einen mitten in der Besuchermenge, und jedesmal suchte er mit einem ein paar Worte zu wechseln. Da muß unter dem Brustlatz eines Mannes ein Herz schlagen, das nichts weiß von Dünkel, Einbildung, Überheblichkeit, nur weil das Schicksal ihm hohen Rang, Titel und Würden schenkt, ein Herz, aus dem die seelischen Kräfte quillen zu Liebe und Güte, zur allgemeinen Menschlichkeit und bei aller Liebe voraus

zu der, die zum Kinde führt. Was hätte Ulrich Wille auch anderes zur Pro Juventute führen können als die Menschenliebe! Es gab da keine großen Taggelder, keine Verwaltungsspesen, Dividenden, kein Sprungbrett für politische Ambitionen, nichts gab es da als das innere Empfinden, einem Werke zu dienen, das im Lande nötig war. Vielleicht zwar könnten es doch nicht nur Gefühlswalungen gewesen sein; mag nicht auch die Überlegung mitgespielt haben: Wir brauchen das Militär nicht nur zum «Kadettenspielen», wie sich de Loys zu meiner Leutnantszeit einmal ausgedrückt hat, wir rüsten uns, um bereit zu sein, das Vaterland unter allen Umständen zu verteidigen. Ulrich Wille wird, wie sein Vater und die genannten hohen Offiziere und manche andere, sich gesagt haben, ohne eine starke, tatenfrohe Jugend, gesund an Leib und Seele, bekommen wir auch keine strammen Soldaten, keine heldenhaften Mütter, kein wehrfähiges Volk; und es kommt nicht auf wenige an, dann, wenn auch die Schweiz gewogen werden sollte im Ringen um Sein oder Nichtsein, nicht auf eine gehobene Schicht Menschen, nein, auf *ein ganzes Volk*. Ich sehe noch General Guisans leuchtendes Angesicht, als die muntere Bubenschar vom Jugendskilager in Engelberg vor dem Hause Matter an ihm vorbeidefilirte. Es müßte einer ein merkwürdiger Soldatenführer sein, wüßte er nichts von der Kraft, die aus begeisterter Jugend strömt, und nichts von der unbändigen Hingabe und unverbrüchlichen Treue eines Volkes, dem Vertrauen entgegengebracht wird und dem Hilfe wird in allen seinen

Nöten, von Eidgenossen, denen in die Wiege Stärke an Geist und irdisches Gut gelegt wird. Ulrich Wille gehörte unzweifelhaft zu jenen, die in die Tiefe sehen und freudig und ohne langes Bedenken zum freiwilligen Dienen bereit sind, wo ohne das für viele Mitmenschen der Lebensweg zu steinig und holprig, zu steil und schlüpfrig wird oder sein Ziel im Nebel oder weit und unerreichbar liegt.

Ich stand Ulrich Wille militärisch näher als in der Gruppe der Pro Juventute-Mitarbeiter, wo ich ihm nur ab und zu an Versammlungen begegnete; aber ich kann mir denken – ich hörte es auch von unserem alten Zentralsekretär Otto Binder – daß das Schaffen mit ihm und unter ihm mehr Lust und Freude brachte als Ungemach und Bitternis, und seine Großzügigkeit, die Achtung und das Vertrauen zur Arbeit anderer verbreitete sich nicht nur auf die Zentrale, sondern sein Wesen ging weiter zu den Bezirken und Gemeinden. Jene ersten Jahre im kleinen Bauern- und Kirschendorf Büren fielen in die Zeit vor dem Ersten Weltkrieg. Eine Jugendnot kannten wir dort nicht, wenn es auch wie überall ärmere Familien gab doch hatten alle Nahrung, Kleidung, und wenn's irgendwo haperte, so war man sich so nahe, daß man die Hilfe nicht weit suchen mußte. Die Schüler hatten so Mühe, jene ersten Pro Juventute-Marken und -Karten abzubringen, und das Stümmchen wird gar winzig gewesen sein, das nach Dornach zum Bezirkssekretariat kam. Ich wußte aber aus anderen Gegenden und aus eigener Verwandtschaft, wie trotz der noch ruhigen Weltlage manche Sorgen und

Nöte drückten: Tuberkulose holte mehr Opfer als heute, und was raffte armseliges Wochenbett und unverständige Ernährung der Säuglinge dahin! Krankenkassen waren erst im Werden. Darf es daher nicht wie eine hellsichtige Vorahnung bezeichnet werden, daß unsere Pro Juventute gegründet war und bereits kräftige Wurzeln geschlagen hatte, als im August 1914 der Krieg ausbrach? Bald begannen ja die sozialen Spannungen, die sich stauten und stauten und zum Generalstreik vom November 1918 führten, und wer leidet unter Hungern und Darben mehr als das Kind? Ein kostbarer Glücksfall, neben rührigen, initiativen und zuverlässigen Zentralsekretären stets an der Spitze einen mutigen, klugen, erfahrenen Steuermann zu wissen, auf den sich alle von oben bis unten verlassen konnten und können und dem auch das Volk volles Vertrauen entgegenbringt, das Volk, das jedes Jahr zum reichen Geben und Schenken aufgerufen werden muß. Soziale Institutionen zehren weitgehend vom Vertrauenskapital, das ihre verantwortlichen Organe, die obersten voran, im Lande genießen, und wenn Pro Juventute heute als ein solides, weitumspannendes, angesehenes Jugendhilfswerk dasteht, so hat Ulrich Wille dazu Unschätzbare beigetragen, und es wäre bescheidener Dank, nicht nur der Art und Weise wegen, wie er zur Pro Juventute stand, sondern auch daß er so beharrlich lange auf seinem Posten blieb, wenn eine unserer nächsten Fünfermarken mit seinem Bilde geschmückt würde; die Jugend, unsere Buben und Mädchen, denen er zugetan war, sie müßten, so denke

ich, doppelt schnell laufen und eifriger als je anklopfen in Dorf und Stadt, an allen Häusern, mit ihrem unvergeßlichen Pro Juventute-Freund.

Ein Bonmot, wie Korpskommandant Wille es etwa in Kursen fallen ließ, kommt mir oft in den Sinn, da es mich manchmal zu rascherem Entschluß antreibt, wenn ich zögern will, mich von alten Akten und Briefschaften zu entledigen; Wille meinte: «Meine Herren! Das beste Archiv ist der Papierkorb!» Natürlich wollte er damit nicht jenem Archiv den Kampf ansagen, das für Familie, Gemeinde, Staat und Bund Heiliges birgt und die Grundlage zu Tradition und Treue bildet, aber er belachte damit das «papierene Zeitalter», das gerade im Militärdienst oft belastend und hinderlich wirkt und das übrigens auch privat und im Geschäftsleben mehr Ballast als Nützlichkeit ist. Mir schien Pro Juventute bis jetzt davon befreit, vielleicht hat auch hier Willes Einfachheit Nützliches beigetragen! Jedenfalls drang der Ulrich Wille Geist bis in den letzten Winkel der Eidgenossenschaft, und wenn sich einige oder viele erst bei der Nachricht vom Tode so recht bewußt wurden, wer von der Entstehung an die oberste Leitung inne hatte, so wurde das Denken an ihn jetzt umso lebhafter und inniger. Alles in allem ist mir, Ulrich Willes Lebenswerk sei ein *Ganzes* gewesen, man könne nicht von ihm nur als Militär reden oder nur als Vordermann in unserer Stiftung, das eine verbindet sich mit dem andern und macht erst den ganzen Eidgenossen. Und wenn in der zahlreichen Pro Juventute-Familie einmal etwas

Falsches geschehen wäre und es hätte ein Donnerwetter über die Fehlbaren kommen können, so würden diese mit dem gleichen Spruch zu ihm haben «flehen» dürfen, wie es 1914–1918 bei seinem Vater vorkam, von dem in einem Arrestlokal in Glovelier zu lesen stand: «Wille vergib ihnen, denn sie wissen nicht, was sie tun.» Und bald nach Ausbruch des Krieges ging ein weiterer Spruch durchs Schweizerland: «Was Wille will / Und Sprecher spricht, / Dem füge dich / Und murre nicht!»

Für uns würde das zur Wille-Epoche geheißen haben: «Was Wille will / Und Zentrale spricht, / Dem füge dich / Und murre nicht!»

Wo sich Weisheit und Macht paart und Geradheit und Menschenliebe, da kommen wir ohne lautes Kommandieren ans Ziel, aus einem klaren, wachen Geist strahlt wie ein stilles Bitten um das selbstverständliche Mittun im Helfen für den Nächsten; der letzte Gemeinde- und Bezirkssekretär neigt sich in Ehrfurcht vor dem großen Toten und wird in dankbarer Genugtuung der Zeiten gedenken, da er unter Oberstkorpskommandant Ulrich Wille Mitdiener der Pro Juventute sein konnte und durfte, dessen Leuchten so hell niederging, wie es im Leben war, wurzelte es doch im ewigen Gesetz, das Goethe klar und verständlich in die Worte zusammenfaßt:

Edel sei der Mensch,  
Hilfreich und gut!

## Comandante di Corpo colonnello Ulrico Wille

CAMILLO BARIFFI

Segretario distrettuale Pro Juventute Lugano

Nella veneranda età di ottantadue anni, *Ulrico Wille*, si spegneva un anno fa, nella signorile e tranquilla residenza paterna di Feldmeilen, là sulle alture prospicienti il bel lago di Zurigo, lasciando un gran vuoto intorno.

Era una personalità di forte tempra militare. Aveva mantenuto nel suo incedere un passo dignitoso, austero e nello stesso tempo giovanile, tale che nessuno avrebbe creduto fosse più che ottantenne.

Nel lontano 1912 era stato fra i fondatori della «Pro Juventute» e certo non immaginava che, nel corso degli anni, questa associazione sarebbe assurta ad una delle più significative, esistenti nella Svizzera. Da allora è sempre stato un fervido ed ascoltato animatore di ogni più nobile iniziativa a favore dei giovani. La sua lunga e tanto apprezzata attività militare, dai primi passi fin su ai più delicati posti di comando, hanno fatto di lui un uomo di eccezionale tempra, di vasta cultura e conoscenza umana.

Abituato a vivere secondo principi di una ferrea disciplina, facile a sopportare le più dure fatiche ed asprezze della vita del soldato, sapeva benissimo come si doveva procedere per raggiungere efficacemente una meta prefissa. Nel suo animo nascondeva una vivissima sensibilità ed una profonda comprensione che lo portava ad appassionarsi ai più svariati problemi ed alle multiformi preoccupazioni dei giovani. È così venuto a trovarsi in un periodo cruciale di anni tormentati e sconvolti dal turbine di due guerre, quella dal 1914 al 1918 e l'altra dal 1939 al 1945. Così per oltre quarant'anni, Ulrico Wille è stato il presidente ideale, fattivo ed operoso della commissione esecutiva della benemerita «Pro Juventute» e sotto la sua ferma, decisa e chiara direttiva questa associazione nazionale ha potuto risolvere una quantità di problemi, tutti a favore della gioventù, anelante ad un più sereno avvenire. Grazie a lui si è lentamente venuta a costituirsi una schiera di validi e preziosi collaboratori che hanno seguito il cammino da lui tracciato e che continueranno a dare impulso ad ogni iniziativa propria della «Pro Juventute». Troppo nota a tutti l'azione, che, dall'inizio di questa istituzione va svolgendosi di anno in anno, per ripetere qui tutte le realizzazioni attuate. Alla memoria di questo benemerito concittadino, al Comandante di Corpo colonnello Ulrico Wille, rivolgiamo i nostri più sentiti pensieri di gratitudine per l'immenso lavoro svolto, per l'esempio vivo del suo ardore, del suo entusiasmo tutto rivolto al bene della gioventù del nostro paese.

## Drei Nachrufe

Nach längerem Leiden starb in seinem 82. Altersjahr am 14. Februar dieses Jahres in Feldmeilen Oberstkorpskommandant Ulrich Wille. In ihm hat unser Land nicht nur eine hervorragende militärische Persönlichkeit verloren, sondern auch einen höchst verdienten Förderer der Jugendhilfe. Sehr bestimmend wirkte er bei der Gründung der Schweizerischen Stiftung Pro Juventute im Jahre 1912 mit und stand seither bis zu seinem Hinschied – also während mehr als 46 Jahren – der Stiftungskommission als äußerst umsichtiger und treubesorgter Präsident vor. Zweifellos ist es zu einem wesentlichen Teil seiner umsichtigen Führung zu verdanken, wenn Pro Juventute sich aus bescheidenen Anfängen im Laufe der vergangenen Dezennien zur bedeutendsten Organisation der privaten Jugendfürsorge der Schweiz entwickelt hat.

Größte Verdienste hat Oberst Wille um die Einführung und den Ausbau unseres Pro Juventute-Markenwerks. Er war es, der im Jahre 1912 den damaligen Vorsteher des eidgenössischen Eisenbahn- und Postdepartements, Bundesrat Ludwig Forrer, besuchte und ihm die Idee und Bitte vortrug, das Postdepartement möchte der frisch ent-

standenen Stiftung Pro Juventute die Herausgabe einer sogenannten «Weihnachtsmarke» nach bewährtem dänischem Vorbild bewilligen. Bundesrat Forrer habe aufmerksam zugehört und dann kurz erklärt: «Das ist eine gute Sache. Sie wird gemacht.»

Und tatsächlich wurde «die Sache gemacht»: Bereits im Dezember 1912 erschien die erste Wohlfahrtsmarke der Schweiz, die «Vorläuferin» der eigentlichen Pro Juventute-Marke, vorerst ohne Frankaturwert.

Ermutigt durch den unerwartet guten Erfolg, setzte sich Major Wille neuerdings mit Bundesrat Forrer und Oberpostdirektor Stäger in Verbindung, um sie für den Gedanken zu gewinnen, inskünftig Pro Juventute-Marken mit Frankaturwert herauszugeben. Auch dieser Vorstoß gelang, so daß seit Dezember 1915 alljährlich die Pro Juventute-Marken mit Verkaufszuschlag als vollgültige Wertzeichen erschienen. Auf diese Weise konnten in den letzten drei Jahren durchschnittlich 27 Millionen Pro Juventute-Marken mit einem Reinerlös zugunsten der Jugendhilfe von zwei Millionen Franken abgesetzt werden.

Im mannigfaltigen Geschehen der Stiftung nahm die Entwicklung der Pro Juventute-Marke bei Ulrich Wille einen Hauptplatz ein. Sie war ihm Herzenssache. Ihr schenkte er unaufhörlich größtes Interesse, denn «das ist der Lebensfaden von Pro Juventute» betonte er immer wieder. Mit großer Freude und innerer Anteilnahme besuchte er darum auch bis und mit 1957 regelmäßig die Sitzungen für die Bildwahl. Sein kluges und treffendes

Urteil und seinen versöhnlichen Geist wußten wir sehr zu schätzen. Wir werden der um die Pro Juventute-Marken hochverdienten Persönlichkeit des Oberstkorpskommandanten Wille ein ehrendes Andenken bewahren.

Nachruf anläßlich der Sitzung für die Bildwahl der Pro Juventute-Marken  
vom 17. März 1959

DR. W. SCHNEIDER-MOUSSON, ZÜRICH  
Präsident der Bezirkskommission Pro Juventute Zürich

Am Samstag, den 14. Februar 1959 ist Oberstkorpskommandant Ulrich Wille in Meilen gestorben. An der Abdankung in der Kirche, in den Tageszeitungen aller politischen Parteien, in Militär- und Zivilkreisen ist seiner gedacht worden. Es ist ihm in hohem Maße und im ganzen Lande die verdiente, letzte Ehre erwiesen worden. Eine Erinnerung geziemt sich auch in der Bezirkskommission Pro Juventute Zürich.

Ulrich Wille gehörte zu den Stiftern, die im Jahre 1912 das Werk Pro Juventute errichtet haben. Diesem Werke hat er bis zu seinem Ableben während nahezu fünfzig Jahren gedient. Er ist von der Gründung an Präsident der Stiftungskommission und Vizepräsident des Stiftungsrates gewesen. Er hat bis in die Bezirke hinab keine Aufgabe gescheut und tatkräftig sich allen Notwendigkeiten angenommen. Er hat entscheidend mitgewirkt, daß die Stiftung eine der schönsten, schweizerischen Einrichtungen der Gemeinnützigkeit geworden ist. Das Schönste liegt im Werke der Nächstenliebe an der Jugend. Diese Tätigkeit und dieser Einsatz pro Juventute ergibt das eine Bild der menschlichen Erscheinung dieses sehr verdienten Mannes.

Das andere Bild erhält seine Darstellung durch den Berufsoffizier, der bis zu einem der höchsten Grade unserer Armee während eines Menschenlebens gedient hat. Es war nicht ohne weiteres zu erwarten, daß der Offizier sich in dem Maße charitativ der Jugend widmen werde, wie es dann geschehen ist. Trotzdem sind diese beiden Arbeitskreise aus dem Wesen des Verstorbenen immer in einem notwendigen Zusammenhang gestanden. Hierzu ist hervorzuheben, daß die militärische Arbeit von Oberstkorpskommandant Ulrich Wille nicht in erster Linie der militärisch-technischen Truppenführung, sondern der geistigen Ausbildung und moralischen Erziehung der Mannschaften und der Offiziere gegolten hat. Auf die Erziehung des Soldaten zu einem freien Menschen, der die Notwendigkeit der Einordnung in der Form der Disziplin erkennt und darnach handelt, ist es ihm angekommen. Von hier aus wird sichtbar, daß ihm die Jugendfürsorge ein besonderes Anliegen sein mußte; denn nur ein in den ersten Anfängen geschütztes Wesen kann stark und verantwortlich werden. Auf dieser Einstellung zur Verantwortlichkeit, die auch die Einstellung der Achtung vor dem Menschen ist, beruht die ganze Arbeit des Verstorbenen. Ihr aber liegt zu Grunde eine besonnene, echte Menschenliebe.

Der ritterliche Freund und Beschützer der Jugend wird in unserer Stiftung nicht vergessen.

Nachruf anläßlich der Sitzung der Bezirkskommission Pro Juventute Zürich  
vom 17. März 1959

Oberstkorpskommandant U. Wille hat sich in seiner militärischen Laufbahn mit besonderer Liebe immer wieder erzieherischen Fragen gewidmet. Aus der gleichen Tiefe seines Wesens ist auch sein zweites Lebenswerk, die Stiftung Pro Juventute, herausgewachsen. Als Major half er im Jahre 1912 als einer der ersten dem damaligen Zürcher Tuberkulose-Sekretär Dr. Horber, ein nationales Hilfswerk für die Schweizer Jugend, die Stiftung Pro Juventute, zu schaffen, und seit deren Gründung ist er als unermüdlicher und menschlich feinführender Präsident der Stiftungskommission Pro Juventute bis zu seinem Todestag vorgestanden. Es ist wohl selten, daß es einer einzelnen Persönlichkeit vergönnt ist, während fast fünf Jahrzehnten die Entwicklung einer so bedeutenden Institution nicht nur zu verfolgen, sondern an maßgebender Stelle zu leiten. Eine Unsumme uneigennütziger Arbeit liegt in dieser Treue zu dem großen Werk. Unter seiner initiativen Leitung konnten sich zunächst in der kleinen Institution und später im großen Pro Juventute-Werk während fünf Jahrzehnten alle jene segensreichen Aufgaben zugunsten der Schweizer Jugend entwickeln, welche die Pro Juventute zu dem Jugendhilfswerk werden ließ, das sich heute vom ganzen Schweizervolk getragen weiß.

Oberstkorpskommandant Wille hat sich von allem Anfang an für einen demokratischen und föderativen Aufbau der Stiftung eingesetzt. Auch hatte er stets ein offenes Ohr für alle neuen Pro Juventute-Aufgaben; so hat er noch in seinen letzten Wochen mit Begeisterung den jüngsten Pro Juventute-Plan, die Schaffung eines Feriendorfes für Familien und Kinder, unterstützt. Mit großer Beseelung, ja mit Aufopferung hat Oberstkorpskommandant Wille *seine* Pro Juventute geliebt und betreut. Als tatkräftiger, weiser Mentor ist er Pro Juventute vorgestanden, der vortreffliche Charakter eines Soldaten für eine schöne menschliche Sache. Daß Oberstkorpskommandant Wille neben seinen großen militärischen Aufgaben dieses nationale Hilfswerk für die Jugend mitbegründete und während beinahe fünfzig Jahren entscheidend prägte und leitete, ist wohl ein besonders schöner, typisch schweizerischer Wesenszug.

Tief bewegt und mit großem Schmerz nehmen wir Pro Juventute-Mitarbeiterinnen und -Mitarbeiter im ganzen Land Abschied von unserem hochgeschätzten und geliebten Präsidenten, der unserem Werk und damit der Schweizer Jugend durch seine weitblickende Führung, seine tiefe Menschlichkeit und seltene Aufopferung unvergeßliche Dienste geleistet hat. Seine lautere Persönlichkeit und sein menschliches Vorbild werden uns weiterhin Ansporn und Maßstab sein für unser zukünftiges Wirken zum Segen der Schweizer Jugend.

Nachruf erschienen in schweizerischen Tageszeitungen



Oberstkorpskommandant Ulrich Wille  
auf seinem Landgut Mariafeld bei Meilen